

III. SIÈGE DE LA FORTERESSE DE GABAN PAR LE SULTAN D'ICONIE. DERNIÈRE VICTOIRE DE LÉON; IL DÉLIVRE LES PRINCES PRISONNIERS.

Léon avait la docilité de cœur, mais il était tenace dans ses volontés, il avait l'esprit prompt et ardent, il était doué d'une grande finesse d'intelligence. Mais il subissait comme tout le monde les ravages du temps et était comme le reste de l'humanité astreint aux lois de la nature. Il était au déclin de ses jours et sa force physique ne lui permettait plus guère de suivre les impulsions de son âme. C'est peut-être le surcroît incessant infligé à ses forces actives qui lui occasionna ce tremblement nerveux qui agitait ses pieds et ses mains, ces douleurs vives qu'on appelle communément goutte ou rhumatisme et auxquelles les Turcs donnent le nom de *Nikrisse*. C'est le mot dont se sert Sempad: «Léon arrivé à la vieillesse, fut pris par la Nikrisse qui le rendit impotent des mains et des pieds». Notre historien appelle cette maladie: *mal royal*, est-ce par flatterie pour le roi qu'il l'appelle ainsi, ou les Orientaux lui donnaient-ils ce nom? On la désigne encore sous le nom de *mal de Baron* dans nos manuscrits. Léon était atteint de cette maladie depuis quelques années, mais cela ne lui avait point fait négliger les affaires de son gouvernement, cela ne l'avait nullement empêché de courir d'un lieu à l'autre lorsque les circonstances l'exigeaient. Il fallut que son mal s'aggravât considérablement avec sa vieillesse, pour qu'en temps de guerre, il ne se mît plus à la tête de ses armées.

Son voisin, le sultan d'Iconie, voyant Léon dans cet état, (il y avait six ou sept ans qu'il avait passé un traité de paix avec lui), voyant aussi que tous les princes croisés de l'Occident étaient retenus alors – c'était vers la fin de l'année 1216 – par le siège de Damiette, rompit le traité. A la tête d'une forte armée, il franchit les frontières du royaume de Léon et vint mettre le siège devant le fort de Gaban, qui était regardé comme l'une des meilleures forteresses du pays. Les Arméniens, en perdant Gaban, eussent fait une perte immense, mais le sultan ne parvint qu'à moitié à s'en rendre maître. Car le gouverneur et seigneur de ce

n'avions pas craint d'être accusés de présomption et d'exagération: si, enfin, il avait été possible de nous rendre à l'invitation du même chroniqueur qui s'écrie: «Si tu ne veux pas croire, viens et vois, et tu rendras grâce à Dieu».

Nous avons parlé ailleurs de la renommée littéraire de la ville de Sis. (Voir Sissouan p. 224). Je veux m'étendre un peu plus sur ce sujet, à la fin du volume, à l'Appendice C, et cela pour jeter un regard sur toute la Cilicie, particulièrement sur les bibliophiles et les littérateurs de ce pays.